



Luca Giordano
Platon
Huile sur toile, 152 x 153 cm
Metz, Musée de la Cour d'Or

Ludovic Duhem

LE REFLET DE L'INDEX

Quelles terribles amours ne susciterait pas la pensée, si elle donnait à voir d'elle-même une image sensible qui fût claire.

Platon, *Phèdre*, 250d.

- Elle-même la voici : la *philosophie*.
- Oui! C'est bien elle! vénérable dans ses hardes de misère. « *Povera e nuda vai filosofia* » comme le disait si bien Plutarque.
- C'est juste. Ainsi va donc le *Platon* que Giordano nous a dépeint ici comme il fallait.

On pourrait en rester là. Se contenter d'avoir identifié Platon dans ses humbles habits de philosophe, la barbe du sage au menton, représenté selon la poésie de Plutarque et selon la tradition iconographique de Ripa. Rien à ajouter à cela, ou si peu... Il faudrait peut-être ajouter qu'il s'agit d'abord d'un portrait *imaginaire*, c'est-à-dire d'un portrait sans (le) modèle, ce qui complique déjà l'idée que Platon serait ici lui-même, apparaissant « en personne » comme la figure sensible de l'intelligible, l'apparence de la philosophie comme telle. Giordano nous montre un portrait de Platon sans Platon pour modèle, et qu'il y ait eu un modèle vivant dans son atelier et toute une série de *Platon* à cette époque, à commencer par celui de son maître Ribera, ne change rien. En quelque sorte, c'est comme si, en peinture, nous avons devant nous une « idée » de Platon, voire l'Idée même de Platon. Platon serait devant nous « *to auton* », en soi, grâce à la « *tekhnè* » de la peinture, sans pour autant être une copie dégradée du modèle. Ce portrait de *Platon* serait Platon « trait pour trait », mais au sens absolu où l'image présentée serait à elle-même son modèle, infiniment. Alors le genre qu'on appelle en histoire de l'art « portrait rétrospectif » montrerait ainsi toute sa profondeur métaphysique, puisqu'il nous montrerait que peindre « Platon » signifie retourner à l'archétype qui n'existe pas en dehors du portrait peint de Platon. Le platonisme serait à la fois renversé et confirmé dans un cercle où copie et modèle, sensible et intelligible, ne seraient plus absolument séparés, mais se tournant l'un vers l'autre, prenant la place l'un de l'autre, sans primat de l'un sur l'autre.

Dans son tableau, Giordano trace ce cercle dans le geste que fait Platon. Quel est ce geste ? De la main gauche, l'index pointé, il désigne un miroir qu'il tient incliné de la main droite. Que voit-on sur ce miroir ? Presque rien. Rien des choses du monde, rien des objets posés sur la table, rien du visage de Platon ou de l'espace du spectateur. Rien donc, si ce n'est le revers de l'index. Ce que montre le miroir, peinture dans la peinture, c'est le *pouvoir d'indexation* de l'image : l'image ne montre pas quelque chose, elle ne désigne pas un référent absent – ou pas seulement –, elle montre qu'elle montre.

Alors le cercle rétrospectif formé par le regard interrogateur de Platon, le geste de la main qui désigne le miroir et l'index réfléchi est autre chose que la présentation sensible de la philosophie platonicienne, qu'elle soit donnée à voir sous la forme originale de la doctrine de Platon qui fait de la peinture le reflet dégradé d'un reflet, ou dans sa version néoplatonicienne qui fait de la peinture le reflet du vrai. Si une idée apparaît vraiment dans le portrait de Platon peint par Giordano, c'est l'idée que la véritable profondeur de la peinture est d'être une surface réfléchissante, parce qu'elle est une image qui ne montre qu'elle, se montrant à nous comme le reflet de l'index.

– Elle-même la voici : la *peinture*.

– Oui! C'est bien elle! Elle montre qu'elle montre. « Dans son amant, comme dans un miroir, c'est elle-même qu'elle aime... » comme le disait si bien le *Phèdre*.

– C'est juste. Ainsi va donc le *Platon* que Giordano nous a peint ici comme il fallait.